

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 694. — 30 Juillet 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.



Destruction du pont de Kehl par les Badois. — D'après les croquis de MM. Mirland et Broutta. — (Voir la Correspondance, page 73.)

COURRIER DE PARIS

Il n'y a pas à dire, c'est pour nous un spectacle absolument nouveau, que celui auquel nous assistons et notre génération est en train de passer par des émotions qu'il nous était impossible de pressentir avant de les avoir éprouvées.

Je me rappelle encore, quand j'étais au collège, les bulles de l'armée d'Afrique; je me rappelle la bataille d'Isly.

Faut-il le dire? La population se montrait, à l'égard de l'enthousiasme, d'une sobriété qui frisait l'ironie. Vous souvenez-vous, entre autres détails, de l'exhibition qui fut faite sur le grand bassin des Tuileries. Un énorme plancher le recouvrait en son entier. Sur le plancher on avait installé la tente de l'empereur du Maroc, et, au centre, comme une sorte de relique, le parasol dudit prince.

On sortait de là en riant, et le patriotisme se tenait à une température qui n'avait rien de commun avec l'eau bouillante.

Plus tard, nous avons vu la guerre de Crimée. Sans nul doute, des sympathies vraies et profondes suivaient là-bas nos armées. Sans doute, nous compatissions à toutes les souffrances qu'elles eurent à supporter pendant un siège formidable. Mais il y avait des centaines de lèues entre le canon et nous. De plus, la chose avait tellement tiré en longueur, que l'habitude s'était faite. Sans compter que la mésaventure du Tartare avait mis en défiance, en jetant comme une douche sur les exaltations prématurées.

Au moment de la campagne d'Italie, cela brüla un peu plus, comme disent les enfants dans leurs jeux. Mais, en somme, il semblait encore que nous ne fussions pas directement en cause. Nous nous faisions les champions volontaires du plus faible, tout en sachant parfaitement que nous ne pouvions rien redouter personnellement. Même victorieuse, l'Autriche ne se serait jamais avisée de passer les Alpes et de risquer un pied chez nous. D'où un sang-froid relatif dans la population.

Aujourd'hui, c'est autre chose. Nous sentons l'ennemi sous notre main, à notre porte. Avec les télégraphes et les chemins de fer, on peut dire que chaque Français va assister de sa fenêtre à la bataille.

D'où la physionomie toute spéciale que le pays a prise depuis quinze jours; d'où ces tressaillements qui secouent la France, de Marseille à Cherbourg; d'où ces palpitations nouvelles, pour nous, de cet immense cœur qu'on appelle Paris.

Impossible de se soustraire à cette atmosphère qui vous enveloppe de tout côté.

Au théâtre, les fions fions ordinaires du vaudeville, aussi bien que les hoquets du drame, sont réduits au silence, et c'est la poudre qui parle par la voix de la *Marseillaise*. A la campagne même, vous chercheriez vainement le repos. Là aussi, la fièvre patriotique vous répond. Car, au moment où, au pied d'un arbre, vous alliez vous laisser aller à quelque rêverie paisible, la vapeur a sifflé avec un bruit étrange. C'est comme un cri d'alarme qui traverse les airs. Vous regardez, et vous apercevez, s'enfuyant effaré et à toute vitesse, le train chargé de canons et de soldats.

Ce passage des convois militaires, sans cesse renouvelé, n'a pas cessé de donner, depuis quelque temps, à la banlieue de Paris, un caractère pittoresque et saisissant.

Entassés dans des wagons à bestiaux, l'uniforme se réduisant au simple pantalon rouge et à la chemise, les braves troupiers, les héros de demain, se hissent sur la pointe du pied pour voir la campagne environnante.

Et alors, de toutes les fenêtres des villas, aussitôt qu'on les aperçoit, partent des hourras sympathiques auxquels ils répondent en agitant leurs bras, en secouant leur bonnet de police.

Si c'est à l'heure du repas, quand passe l'un de ces trains d'où semble sortir un cliquetis belliqueux, toute la famille se lève, et, du même élan, trinque à l'heureux retour de ces vaillants.

Si c'est la nuit, en entendant l'écho lointain d'un refrain national grondant au milieu du silence, plus d'une épouse, plus d'une mère, se prend à murmurer tout bas un vœu ardent pour les victimes qui vont rougir la terre de leur sang...

Allez donc, au milieu de tout cela, essayer de vous soustraire, ne fût-ce que pour un instant, à l'entraînement général et à l'universelle préoccupation.

Qui sait! à l'heure où vous lirez ces lignes, quelque grande bataille aura peut-être déjà fait sa terrible moisson. Le moyen d'essayer une diversion!

S'agit-il de musique? Il n'en est plus qu'une seule qu'on veuille entendre et comprendre. Quand on a épuisé la *Marseillaise* on passe au *Rhin allemand*, et vice versa.

A propos de ce *Rhin allemand*, hymne prophétique qui aura mis trente années à devenir une réalité, on a raconté comment Alfred de Musset l'écrivit d'enthousiasme un soir, chez M^{me} de Girardin, en réponse à la sotte provocation de Becker.

Mais il est un épisode qui a été passé sous silence, et qui fait trop d'honneur à notre grand poète pour ne pas trouver sa place en ce moment.

Alfred de Musset, malgré le scepticisme apparent dont il faisait montre, avait la fibre nationale vivement sensible. Aussi doit-il, du fond de sa tombe, être bien heureux, s'il voit quels élans son ode provoque d'un bout de la France à l'autre.

Cette tardive satisfaction lui était bien due, car le *Rhin allemand* (c'est là le détail oublié) faillit coûter la vie à son auteur.

Peu de temps après qu'il eut écrit ces strophes, de Musset fit un voyage en Allemagne. Comme il était à Bade, un soir, à la sortie de la table d'hôte, un officier étranger l'aborça.

— J'ai vu, monsieur, votre nom sur le livre de l'hôtel.

— Ah!

— Je désire un renseignement.

— Lequel?

— Seriez-vous le Musset qui a écrit contre les Allemands des vers... (ici une épithète fort malsonnante).

Musset, qui n'était pas patient, n'en voulut pas entendre davantage, et toisant son interlocuteur :

— Monsieur, dans une heure deux de mes amis seront ch z vous.

Les deux amis, en effet (Méry était l'un d'eux), arrivaient une heure après ch z le Prussien. Avait-il réfléchi? ou ses témoins lui avaient-ils fait comprendre qu'il s'engageait dans une affaire sottement ridicule?

Toujours est-il qu'il déclara regretter son mouvement de vivacité inopportune, et désirer que l'affaire n'eût pas d'autres suites.

Le soir, au restaurant de l'Ours, on fêta cette petite victoire nationale, et le *Rhin allemand* fut chanté au dessert, au grand ébahissement des paysans badois, qui, ne comprenant pas le français et ne sachant pas de quoi il s'agissait, applaudissaient à tout rompre au refrain.

Le *Rhin allemand* (c'est du fleuve que je parle), le *Rhin allemand* à la barbe limoneuse, comme disait ce bon Boileau, doit avoir pour la pureté de ses eaux de sérieuses inquiétudes.

Ces inquiétudes, du reste, ne datent pas d'aujourd'hui.

Dès 1866, après Sadowa, on sentait du côté de Khel comme un malaise vague.

J'étais dans le grand-duché de Bade à ce moment, et je dois le dire, les Badois professaient pour la Prusse une horreur qui n'a pas dû se changer si vite en adoration. Tous les vœux étaient alors pour l'Autriche, dont on déplorait amèrement la défaite.

Un matin, on apprit soudain que les avant-gardes prussiennes étaient à Rastadt.

Rastadt est la forteresse où furent égorgés jadis les parlementaires français, et autour de laquelle sont groupées, en l'an de massacre 1870, des forces considérables.

Donc, ainsi que je le racontais, le bruit se répandit à Bade un beau matin que les Prussiens étaient à Rastadt. Ce fut un cri de frayeur et d'horreur dans toute la population. Quant aux étrangers et

surtout aux Français, toujours curieux de leur naturel, ils eurent bientôt formé le projet de rendre visite aux vainqueurs. On fréta tout ce qu'on put trouver de véhicules, calèches, fiacres, voire même ces longues charrettes allemandes avec leurs banquettes de sapin, ce fut un véritable pèlerinage et la route ressemblait à un long champ poussiéroux.

Les Prussiens cependant, très-fiers d'abord de la curiosité qu'ils excitaient ne tardèrent pas à devenir irascibles et à regarder les visiteurs d'un air peu engageant.

Il y eut çà et là des démêlés isolés.

Je me souviens notamment d'un gros capitaine prussien qui roulait des yeux furibonds en machonnant de temps en temps le mot Paris. Dès cette époque ils se figuraient que pour avoir digéré un œuf ils digéreraient un bœuf.

Et puisque je suis en veine de souvenir permettez-moi d'en évoquer un encore.

Celui-là date de 1867.

Un jour, de fort bonne heure, j'étais allé rendre visite aux galeries de l'exposition universelle. Fort peu de monde s'y trouvait car la foule n'arrivait guère qu'après midi.

Tout à coup cependant un brouhaha s'y produisit. Les exposants se dressaient sur la pointe du pied pour voir par-dessus leurs vitrines. Evidemment il se passait quelque chose d'extraordinaire.

J'enfilai la galerie d'où venait l'écho de ces plétiements.

Un homme long, maigre, osseux, tenant son chapeau à la main et retournant la tête avec des saccades d'automate s'avançait suivi de quelques messieurs qui avaient peine à lui emboîter le pas.

Le grand homme maigre à la moustache hérissée ne laissait tomber sur tous les produits de l'industrie qu'un regard indifférent et hâtif. Et les messieurs de s'essouffler de plus belle à courir derrière lui.

Mais soudain la course s'arrête. L'homme maigre était tombé en contemplation. On était dans la section des armes et il dévorait du regard un énorme canon qu'il semblait magnétiser, tandis que dans la foule amassée circulait ce nom :

— Bismark, Bismark... c'est Bismark.

Le comte de Bismark, car c'était bien lui en effet, fit longuement ses dévotions au dieu de l'armurerie puis comme après avoir examiné les instruments de carnage il ne pouvait plus rien voir d'intéressant il s'achemina vers la sortie.

Je ne sais trop pourquoi machinalement je me pris à le suivre.

La foule s'était dispersée, les messieurs révérencieux, qui étaient des commissaires de l'exposition, s'étaient retirés à leur tour.

Accompagné d'un simple aide de camp en bourgeois, M. de Bismark sortit par la porte du pont d'Iéna. En apercevant la plaque de marbre sur laquelle est gravé le nom de cette défaite mémorable de la Prusse, il eut un mouvement d'épaule involontaire après quoi continuant sa route, il gravit les cent marches de l'escalier du Trocadéro.

Là, il fit halte sur la plate-forme d'où l'on découvre tout Paris.

Jamais, non jamais je n'oublierai le regard qu'il promena autour de lui. A quatre ou cinq reprises il montra du geste à son aide de camp des points différents, tira un calepin, prit quelques notes, parla avec animation, regarda encore puis s'éloigna à pas lents, paraissant plongé dans des réflexions profondes.

Peut-être était-ce une illusion, mais dans toute cette scène M. de Bismark me fit l'effet d'un émuechet qui cherche une proie à travers l'espace.

Je doute que cette proie il vienne la prendre aujourd'hui.

Je parlais tout à l'heure de la course aux braves engagée entre les différents théâtres de musique sur le terrain belliqueux. Cette course a continué de plus belle cette semaine.

On avait eu Thérèse et Marie Sass; on a eu Faure et M^{lle} Agar. Ce n'est guère le moment de se livrer à des dissertations d'esthétique; cependant il est curieux de voir de combien de façons peut être interprétée une œuvre unique.

Rachel, dont le nom est revenu naturellement



PARIS. — Embarquement des chevaux d'officiers. — Gare de Strasbourg. — Dessin de M. Gustave Janet, croquis de M. Provost.



PARIS. — La Marseillaise, dans les cafés-concerts des Champs-Élysées. — Dessin de M. Lix.



CHERBOURG. — L'Impératrice assiste, sur le vaisseau *le Coligny*, au départ d'une division de l'escadre française. — (D'après les croquis de M. de Bérard.)

Le Coligny.

La Surveillante.

L'Océan.

Le yacht le Prince-Jérôme.

Le Rochambeau.

Le Taureau.

L'IMPÉRATRICE A CHERBOURG

Jadis, sous Louis XIV, c'était au son du violon qu'on ouvrait la brèche d'une ville assiégée. C'est usage ne manquait pas de crânerie française.

Les violoneux jouaient un rigodon, et les colonnes d'attaque se lançaient à l'assaut. L'escadre du Nord, avant de partir pour attaquer la flotte allemande, a ouvert la campagne par une fête donnée à la souveraine. Sa musique a été la détonation de

quinze mille coups de canon tirés à la fois. Le vaisseau amiral, monté par le vice-amiral Bouët-Willaumez, a donné le signal de ce concert belliqueux, auquel se sont mêlés les hurrahs ! des matelots grimés sur les vergues et les haubans des navires pa-

voisés. Sous les yeux de l'Impératrice, la flotte de Cherbourg a joué la ritournelle; la danse va commencer.

E. H.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Dans les airs on entend déjà retentir les coups d'ailes et les boucliers d'airain des Walkyries, les déesses sorcières de la ballade allemande qui décident du sort des batailles.

C'est M. de Gramont qui, dans la séance du 19 juillet, au Corps législatif, a donné le signal du concert belliqueux. Ce jour-là, le ministre des affaires étrangères a communiqué officiellement la déclaration de guerre entre la France et la Prusse. Cette déclaration s'applique également aux alliés du roi Guillaume qui lui prêtent contre nous le secours de leurs armes.

A partir de ce jour, désormais noté dans l'histoire, les hostilités sont de droit international entre les parties beligerantes.

Sursum corda! Haut les cœurs! Et que Dieu protège la France!

La grande armée est massée sur notre frontière de l'Est. Ses canons, ses baïonnettes et ses casques de cuivre poli se reflètent fièrement dans les eaux du Rhin. Ses chants patriotiques ont une énergie

A réveiller les morts de leur repos sanglant.

Cette belle armée, dont l'Empereur s'est réservé le commandement en chef, est composée de huit corps, dont la direction est confiée : 1^{er} corps, au maréchal Mac-Mahon; 2^e corps, au général Frossard; 3^e corps, au maréchal Bazaine; 4^e corps, au général Ladmirault; 5^e corps, au général de Failly; 6^e corps, au maréchal Canrobert; 7^e corps, au général Douay; 8^e corps (garde impériale), au général Bourbaki.

L'attitude de l'armée est à la hauteur de ses grandes destinées. On sent que le drapeau qu'elle déploie « est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande Révolution. »

Les étrangers eux-mêmes ne s'y trompent pas, et, hier, le correspondant du *Journal de Bruges*, qui suit l'armée française, écrivait ces lignes, auxquelles la neutralité de la Belgique pourrait bien reprocher un peu trop de chaleur : « C'est épique tout simplement. Si tu voyais comme c'est merveilleux, ce départ sous ce soleil de juillet, qui jette des flammes sur les casques et des éclairs dans les yeux! Mon vieux sang de magyar mêlé de gaulois danse de joie dans mes veines. Je pars dans une heure avec les dragons verts, qui portent, comme les soldats d'Attila, des peaux de tigre au front et des crinières flamboyantes. Peut-on discuter, lorsque les battements de votre cœur scandent les vers de la *Marseillaise*? »

Mettons à côté de l'enthousiasme de cet étranger pour nos soldats le portrait que nous fait un Allemand, né natif de Dusseldorf, du guerrier prussien qu'il retrouve à Aix-la-Chapelle : « C'est toujours le même peuple de pantins pédants; c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

« Ils se promènent toujours aussi roides, aussi guindés, aussi étriés qu'autrefois, et droits comme un I; on dirait qu'ils ont avalé la schlague dont on les rossait jadis. »

Où diable ces gens-là peuvent-ils trouver assez d'enthousiasme pour chanter le Rhin libre de Nicolas Becker?

Ils pourraient en ce moment prendre des leçons d'exaltation patriotique dans tout Paris, à l'Opéra, où Marie Sassi triomphe avec la *Marseillaise*, et où Faure, au troisième couplet, à genoux et enveloppé des plis du drapeau tricolore, enlève la salle et la remplit d'admiration.

La Marseillaise aux Champs-Élysées. — Qu'ils passent le soir aux Champs-Élysées, ces Prussiens; qu'ils prennent une table réservée dans ces cafés populaires où l'on ne tolère plus aujourd'hui d'autres chants que les chants patriotiques. Ils entendront la grande voix de la France. Ils sentiront peut-être ce souffle de feu qui passe sur la nation, anime tous les cœurs, met sur toutes les lèvres cette incantation sublime, la *Marseillaise*. Ils verront comme le peuple de Paris comprend cet appel aux armes qui, poussé

par dix mille poitrines, suscite chaque jour une armée nouvelle. L'âme de la France chante avec ce peuple qui, bondissant sous la menace, envoie son cri de guerre à l'ennemi. L'hymne patriotique marche tantôt au pas cadencé des légions, tantôt rassemble ses colères, secoue ici des chaînes, là s'envole vers le ciel dans un élan de fraternité attendrie. A l'appel aux armes, un choc immense reprend le refrain terrible, les applaudissements battent aux champs, on acclame déjà la victoire.

Ah! c'est que la *Marseillaise*, cette fascination rythmée, sortie tout armée de l'âme de Rouget de Lisle, est l'oriflamme de la France libératrice.

« C'est l'hymne qui ne périt plus, a dit Lamartine. On ne le profane pas dans les occasions vulgaires. Semblable à ces drapeaux sacrés suspendus aux voûtes des temples et qu'on ne sort qu'à certains jours, on garde le chant national comme une arme extrême pour les grandes nécessités de la patrie! »

Depuis la déclaration de guerre, tous les soirs la *Marseillaise* retentit aux Champs-Élysées avec un foudroyant unisson. L'écho de ses strophes enflammées, qui ressuscite les armées tombées et suscite des armées nouvelles, vient frapper les voûtes de l'Arc de triomphe et lui crie :

Monte bien haut, portique de victoire,
Que le géant de notre gloire
Puisse passer sans se courber.

Enrôlements volontaires. — Et la France ne serait pas électrisée!

Et quand Paris et la nation tout entière poussent le cri : *Aux armes, citoyens!* la France se contenterait de marquer le pas! Allons donc.

Le peuple se lève. Les enrôlements volontaires s'organisent. Jeunes gens imberbes, anciens soldats au teint bronzé, se portent candidats à la gloire. Ils arrivent en rangs serrés, drapeau en tête, toujours en chantant. Sérieux et résolus ils entrent dans le bureau d'enrôlement, situé au boulevard Litour Maubourg, à l'angle de la rue Saint-Dominique. Ils passent la haute grille en fer, traversent une première cour plantée d'arbres, une seconde qui est pavée et se présentent aux guichets établis dans une vaste galerie semblable à la salle des passagers d'une gare de chemin de fer. On fait queue. Quand le tour est venu, on entre par six. Guichets de l'armée de terre, guichets de l'armée de mer. Selon que vous voulez être troupier ou marin, vous vous adressez ici ou là. C'est bien vite fait.

Si vous avez moins de dix-huit ans, vous présentez, avec votre acte de naissance, une autorisation de vos parents; vous signez votre engagement si vous avez atteint cet heureux âge; dans le cas où vous avez dépassé vingt ans, un certificat constatant que vous avez satisfait à la loi de recrutement est indispensable.

Vous voilà soldat, bon pour la frontière!

Avant de partir, rappelez-vous que les volontaires de 1791 furent les héros de Jemmappes.

A l'heure qu'il est vous êtes déjà cent dix mille : 15,000 Parisiens, 95,000 des provinces, tous enfants de la France. Vous êtes l'armée des volontaires. La Prusse n'a pas de ces soldats-là. Vous lui ferez voir que ces soldats-là valent bien les autres.

Embarquement des chevaux dans les wagons de l'Est.

— A la frontière! Tel est le cri que poussent les volontaires, tel est le cri de l'armée. Et ils y vont tous gaiement. Tous s'acheminent en chantant, vers cette gare de l'Est, qui a déjà vu passer près de 300,000 hommes. Fantassins, cavaliers, artillerie, génie, zouaves, turcos, tous s'engouffrent sous les vastes arcades, montent en wagon et disparaissent emportés par la locomotive. Ils viennent, voient Paris et la victoire les pousse au Rhin.

Les chevaux de cavalerie ou d'artillerie sont de préférence embarqués à la gare d'Aubervilliers. Le transbordement des nobles bêtes se fait plus facilement.

Du quai d'embarquement, le cheval n'a qu'un pas à faire pour se trouver dans le wagon où une large ouverture pratiquée sur toute la longueur lui permet de jouir du paysage pendant la route. L'embarquement des chevaux se fait avec une régularité et une célérité toutes mathématiques, toutes réglementaires. En tant de minutes, on charge tant de chevaux. Dans cette opération, qui n'est pas tou-

jours facile, les employés de la compagnie de l'Est ont fait preuve d'une activité et d'un dévouement tout patriotiques.

L'Empereur a mis, dit-on, plusieurs croix de la Légion d'honneur à la disposition des directeurs qui en décoreront les plus dignes.

La gare de l'Est est l'antichambre du champ de bataille qui s'établit sur le Rhin.

Ici sont les héros pacifiques du travail, là-bas seront les héros guerriers. La valeur des uns et des autres a droit à une distinction nationale.

Le premier fait de guerre s'est passé dans la mer du Nord. C'est le yacht impérial *l'Hirondelle*, transformé en mouche de l'escadre, qui a eu l'honneur de tirer le premier coup de canon. Ce bâtiment faisait le service d'éclairer, depuis la déclaration de guerre. Surpris et poursuivi par l'escadre prussienne il a échoué avec elle un salut à boulet. Serrée de près *l'Hirondelle* s'est échouée, le 18 juillet, sur les côtes neutres de la Hollande, tout doucement sur un fond de sable mou. Elle s'est relevée le 19, sans avaries, et a repris ses fonctions de vigilance maritime.

Notre marine en verra et en fera bien d'autres. L'Impératrice qui est allée, dimanche dernier, à Cherbourg en est persuadée tout aussi bien que la France entière.

Pour faire écho à la manifestation de Cherbourg, les Prussiens n'ont rien trouvé de mieux à faire que de faire sauter le magnifique pont tournant qui relie la rive badoise au pont de Kehl. C'est du vandalisme. Notre correspondance particulière de Strasbourg vous apprendra comment s'y sont pris ces modernes barbares.

MAXIME VAUVERT.

LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

— Au fait, dit la marquise, prenant mon bras pour passer dans la salle à manger, vous allez me laisser votre adresse là-bas, à Amiens, et le lendemain de votre arrivée, vous y recevrez de moi une lettre plus explicative que notre conversation d'aujourd'hui.

J'aurais mal entamé ce récit, s'il n'était adressé à l'ami de tous mes jours. Un étranger en pourrait prendre de moi l'idée la plus fautive, parce que j'ai parlé avec tendresse de salons et de marquises, et me traiter de vaniteux et de sot.

Je suis le fils d'un avocat d'Amiens, qui laissa à ses trois enfants, dont deux filles très-bien mariées, les relations les plus enviables.

Quand mon père mourut, je venais d'être reçu avocat moi-même; j'avais déjà, à propos de certaines questions de littérature légale, publié de ma prose dans des revues accréditées.

Le jour, je travaillais dans ma bibliothèque; le soir, j'allais au théâtre ou dans quelques salons. Je m'appelais Léon Vandralle tout court, et la marquise de B... n'eût pas accueilli plus gracieusement un Clermont-Tonnerre. Nos relations prirent même un caractère de confiance réciproque si éprouvé et si intime, que M^{me} de B... me disait quelquefois, avec cette grâce unique et irrésistible que je n'ai connue qu'à elle :

— Vraiment, mon cher Léon, pour avoir causé comme nous venons de le faire, il faut bien que nous soyons deux amis de cœur.

J'avais conservé d'excellents rapports avec plusieurs camarades de collège, mais surtout avec Armand Despaul, cœur d'or, intelligence bizarre et distinguée, et qui avait pour signe particulier de n'admettre en ce monde que le quartier latin, de n'entendre pas en jamais sortir, de le considérer comme sa chose, sa carapace, et le centre inamovible de ses opérations. S'il daignait quelquefois, par condescendance extrême, mettre le pied sur le boulevard des Italiens, ou dans l'avenue des Champs-Élysées, je t'assure que le soir les échos du café Voltaire retenaient de gracieuses appréciations des physionomies et des usages contemporains.

Pour Armand Despaul, non-seulement Paris, mais le monde, le monde physique, pittoresque, intellectuel, la société, la politique, les religions

tenaient dans l'étroit espace qui sépare la grille du Luxembourg du carrefour de l'Odéon.

De ses autres opinions, il serait sage de parler à demi-voix, et surtout de n'en rien écrire. Cet homme, qui aurait des attaques de nerfs à entendre gémir un chien, parle avec joie et impatience d'une épurée de la société sur la plus vaste échelle possible. Au demeurant, ce terrorisant est sympathique à tous ceux qui l'approchent, et à qui que ce soit d'entre nous que Despaul demande un service, on est charmé de le lui rendre.

A peu près vers le temps que je déclarai à la marquise mes sentiments envers Marie, Despaul m'envoya, par un commissionnaire, le billet suivant (il était une heure) :

« Mon cher Léon, viens à quatre heures au café Tabourey. Je t'y attendrai. Sois exact. J'ai besoin de toi. Despaul. »

Ces façons, malgré leur sans-gêne impératif, n'indisposaient personne contre Despaul. Cet original ne vous disait jamais : « Pardon, je te dérange peut-être; » il disait : « Viens... » et, ma foi, on venait. C'est du moins ce que je fis.

La vérité, est que j'avais cru lire quelque chose de plus sérieux qu'à l'ordinaire, sous le laconisme de la présente missive. Despaul vivait un peu trop dans les cafés... à tort et à travers, parmi des groupes de gens qu'il voyait pour la première fois; il énonçait sur les affaires du jour des jugements absolus et tranchants, qui faisaient la chose du monde la plus naturelle et la plus simple de l'association de ces deux idées : Despaul, mauvaise affaire.

Je fus exact au rendez-vous indiqué, et je trouvai le compagnon de ma jeunesse, entouré d'individus de sa connaissance, et lui-même s'estompant dans un brouillard de fumée. Je le reconnus par l'oreille, plus encore que par les yeux, car il s'était écrié à mon entrée :

— Le voilà, celui qui est sage, celui qui arrivera, celui qui est arrivé... Me sieurs, ne rions plus des créanciers, celui qui arrive n'aime pas cela.

Les séides de Despaul, dont la plupart ne m'avaient jamais vu, éclatèrent familièrement de rire à cette présentation saugrenue, et me tendirent des mains, qu'il valait mieux toucher tout de suite, sans réfléchir. Si l'on riait, il n'était pas question de se battre.

A peine m'eut-on fait place, et eus-je, par un rapide regard, auquel il ne se méprit pas, averti Despaul, que je me jugeais mystifié, et qu'on ne me prendrait plus à accourir de si loin, pour ouïr ses folies, que le brave garçon quitta son trône (car il trônait), vint près de moi, et m'enveloppant tout entier de cette calinerie de l'œil, du geste et de la voix, qui est un si grand charme, chez ces faux démolisseurs restitués à leur vraie nature, il me dit :

— Sérieusement, cher Léon, j'ai un service à te demander. Il est d'abord absolument nécessaire que tu dînes ce soir avec moi, ou plutôt avec nous.

— Je ne suis pas sûr d'être libre... mais enfin... on verra... Et d'abord, explique-toi.

— Je m'expliquerai, mais il t'en coûtera une narration, genre Gymnase ou Théâtre-Français, qui exige au moins quinze minutes. Te voilà prévenu. Tu n'as pas oublié qu'après sept années passées en commun dans les murs de Bonaparte, nos humanités achevées, pour parler la langue, je fis ma première année de droit à Toulouse, à cause de certaines raisons de famille trop longues à déduire. J'y fis la connaissance d'un répétiteur du collège qui se mêlait passionnément à notre monde d'étudiants. C'est un garçon qui doit osciller aujourd'hui entre trente-sept et quarante ans, mais qui n'a point d'âge. Ce sympathique pauvre diable éclatait d'enthousiasme à nous entendre déclamer et discuter. Alors, tout son être chétif et fiévreux s'épanouissait. Nous savions à n'en pas douter que ses ressources lui permettaient à grand-peine de vivre, et nous étions tous remués, jusqu'au fond du cœur, de son discret désintéressement. Nous ne pouvions pas, en vue d'augmenter son revenu, nous remettre à conjurer *amo* et *monéo*, mais nous lui procurâmes des leçons en ville, et grâce à son air modeste et maigre, nous lui obtînmes facilement l'entrée des familles. Je le chérissais pour le dévouement absolu, sans limites, qu'il n'eût pas demandé mieux que de

me prouver. Puis je quittai Toulouse pour revenir à Paris... Il en pleura toutes les larmes de son corps, et depuis, je l'ai perdu de vue. Il a perdu bien autre chose, lui, et d'abord sa place au collège. Je ne m'étonne pas, je constate. Pourquoi cette disgrâce? Il serait pénible de le dire, et d'ailleurs ce n'est pas le point important. Nous n'avons pas cessé pendant tant d'années de nous écrire à peu près régulièrement, et j'ai été assez heureux pour lui être quelquefois utile.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

LES GRANDS COMMANDEMENTS

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

LE GÉNÉRAL TROCHU

Trochu, disait le maréchal Bugeaud, en parlant de son aide de camp préféré, a le triple talent d'écrire, de parler et de vaincre.

Le général Trochu, en effet, manie la plume et la parole comme l'épée. C'est un héros qui n'est pas d'un seul métier, celui de la guerre. Il est de l'étoffe de ces grands hommes dont parle La Bruyère, qui sont de tous les métiers, un de ces Romains qui étaient « tout ensemble et le soldat et l'homme de robe. »

A Rome, l'homme de robe était brave, et le soldat était savant. Brave, le général Trochu l'a prouvé depuis sa sortie de l'école de Saint-Cyr, en 1837. Il l'a prouvé au combat de Sidi-Yusef, où sa tunique de capitaine fut trouée de quatre balles; à la bataille d'Isly, après laquelle le maréchal Bugeaud, qui se connaissait en hommes et en bravoure, l'attacha à son état-major; à l'assaut de Sébastopol (1855), où il emporta à la pointe de son épée le grade de général de division et la croix de commandeur de la Légion d'honneur, dont il est devenu grand-officier en 1861.

A ce moment-là, il avait quarante-quatre ans.

Toutes les occasions de vaincre qui se sont offertes, il les a embrassées. On s'étonne en France que, dès le premier jour, le maréchal Le Bœuf n'ait pas donné au général Trochu l'occasion de vaincre sur le Rhin, et qu'il l'ait relégué loin du théâtre de la guerre, à Toulouse. J'ignore les motifs de cet éloignement, puisque je ne connais pas les plans de campagne, mais je suis convaincu que le tour du général Trochu viendra, que son mérite et son étoile le fera naître.

Sa science, le général Trochu l'a prouvée, et peut-être trop prouvée, dans un livre qui a eu un énorme retentissement dans toute l'Europe, *l'Armée française* en 1857. Ce volume, où l'auteur sape la routine, ne ménage pas les critiques, prêche les réformes dictées par le patriotisme le plus éclairé, est l'œuvre d'un esprit supérieur. Le général Trochu est entier dans ses idées, par cette seule raison qu'il les croit utiles; mais ces idées, exprimées à dix mille exemplaires, ont blessé certaines susceptibilités.

On n'en est pas moins convaincu de son mérite, et il a été plus d'une fois question de confier au général Trochu le ministère de la guerre. Son mérite attend patiemment son heure. Elle sonnera, n'en doutez pas.

Au physique, le général Trochu est plutôt petit que grand, comme ses compatriotes les Biétons. Sa physionomie spirituelle porte des traits réguliers, empreints de hardiesse, de franchise. De petits yeux brillants, pétillants de finesse et de malignité, éclairent cette figure que couronne un beau front intelligent.

Son allure est vive, franche, énergique. Il y a en lui du soldat et du penseur; mais on peut lui faire le reproche le plus honorable qu'on puisse faire à un homme : on peut lui dire qu'il ne sait pas la cour.

LÉO DE BERNARD.

LE GÉNÉRAL COUSIN DE MAUTAUBAN

Le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, sénateur et grand-croix de la Légion d'honneur, est âgé de soixante-quatre ans.

Dès le début de sa carrière militaire il se distinguait en Algérie comme officier de cavalerie. Il monta rapidement en grade, et, dès 1865, il était général de division commandant la division de Constantine.

L'expédition de Chine mit en grande lumière la personnalité du général Montauban, commandant en chef. La prise des forts de Takou, à l'embouchure du Peï ho (10 août 1860), la victoire de Palikao, la prise du palais d'Été, l'entrée des troupes françaises à Pékin, furent les brillants épisodes de cette lointaine campagne, qui lui valurent ses nouveaux titres de noblesse, la grand-croix de la Légion d'honneur et un siège au Sénat.

Il prit alors le commandement du 8^e corps d'armée, dont le quartier général est Lyon, où il était encore hier, lorsqu'un ordre du ministre de la guerre est venu l'inviter à entreprendre sa vingt-neuvième campagne, tout en continuant ses quarante-trois ans de services effectifs.

MAXIME VAUVERT.

LE GÉNÉRAL LADMIRAULT

Tous nos généraux n'ont pas été fondus dans le même moule.

Chacun d'eux a son tempérament, sa manière de se comporter devant l'ennemi. Libre jusqu'à un certain point de son initiative, chacun se bat comme il l'entend, sans se soucier de la routine.

C'est ce qui rend multiple et insaisissable notre manière de combattre, ce qui fait le désespoir de nos adversaires en général, et en particulier celui du prince Frédéric Charles de Prusse, notre ennemi intime.

Tot capita, tot sensus, autant de généraux, autant de tactiques.

A côté de l'impétueux Bourbaki, du temporisateur Canrobert, de Trochu le savant, nous avons le général Ladmirault, celui qui est regardé comme le premier manœuvrier de l'armée.

Ladmirault joue aux régiments comme notre collaborateur Journoud joue aux échecs. Bien peu savent aussi bien que lui disposer ses bataillons, les contenir ou les lancer. Il a le coup d'œil qui, du premier coup, lui fait deviner le but; il a la froide et ferme résolution nécessaire pour l'atteindre. Il l'a prouvé en Afrique, en Italie, à Solferino, où il commandait la 1^{re} division du premier corps.

Ce jour-là il fut héroïque. Il se tint à la tête de ses régiments, qui bouillaient d'impatience, et sut les diriger tout aussi froidement que sur le champ de manœuvres. Tranquille, précis au milieu du tohu-bohu de la bataille, il donnait mathématiquement ses ordres, qui s'exécutaient comme on résoud une équation. Deux fois blessé par les balles autrichiennes, son sang-froid resta inébranlable. Il ne descend de cheval que renversé par un biscayen qui lui fracture l'épaule. Porté sur le tertre où était établie l'ambulance, il continue à suivre les mouvements de l'ennemi et les attaques de sa division. Il ne se rappelle sa blessure que lorsque les Français ont remplacé les Autrichiens sur les hauteurs de Cavrana. Il aurait pu dire en ce moment : *Je suis blessé, mais ils jurent!*

Le général Ladmirault est encore un élève de cette école guerrière, que nous avons fondée en 1830 en Afrique. Il a battu les Arabes, il a battu les Autrichiens. Nous allons le voir manœuvrer contre les Prussiens à la tête du 4^e corps de l'armée du Rhin.

Le prince Frédéric-Charles, pourrait bien apprendre de lui une nouvelle tactique qui lui permettrait d'ajouter un nouveau chapitre à son *Art de combattre les Français*.

M. V.

LE GÉNÉRAL DOUAY

Le général Félix Douay, dont, ces jours derniers, un journal annonçait bien légèrement la mort avant la bataille, débuta dans les armes en 1832, comme engagé volontaire. Il avait alors seize ans. Six ans après il était sous-lieutenant dans le 1^{er} ré-

siment d'infanterie de marine. Il obtint les épaulettes de capitaine en 1843, et assista, en qualité de chef de bataillon, au siège de Rome où il fut blessé.

Il a fait la campagne de Crimée. Sa belle conduite devant Sébastopol lui valut deux citations à l'ordre du jour. Il revint de Crimée avec le grade de colonel des voltigeurs de la garde.

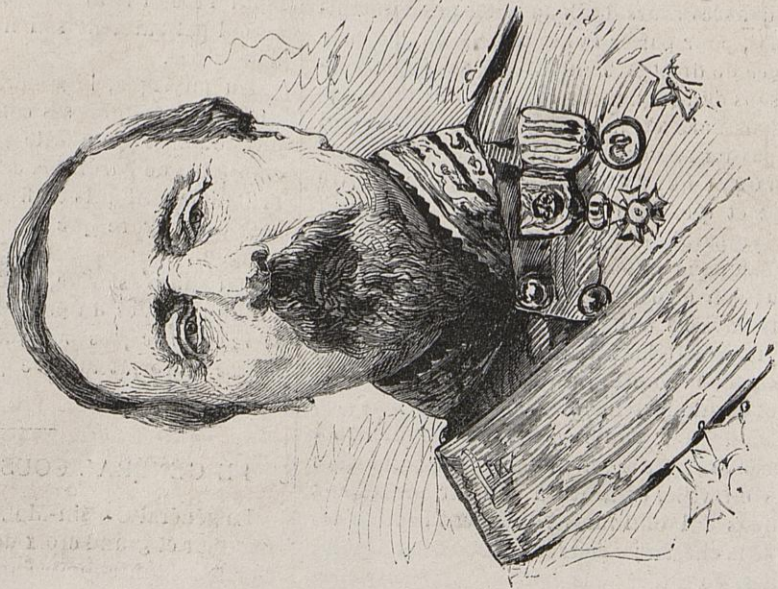
En Italie, à Solferino, il est blessé et a deux chevaux tués sous lui.

Lors de l'expédition du Mexique, l'Empereur lui confia le commandement de la 1^{re} division d'infanterie. Il livra le premier et glorieux combat de l'hacienda de San José, et dirigea les attaques de gauche au siège de Puebla.

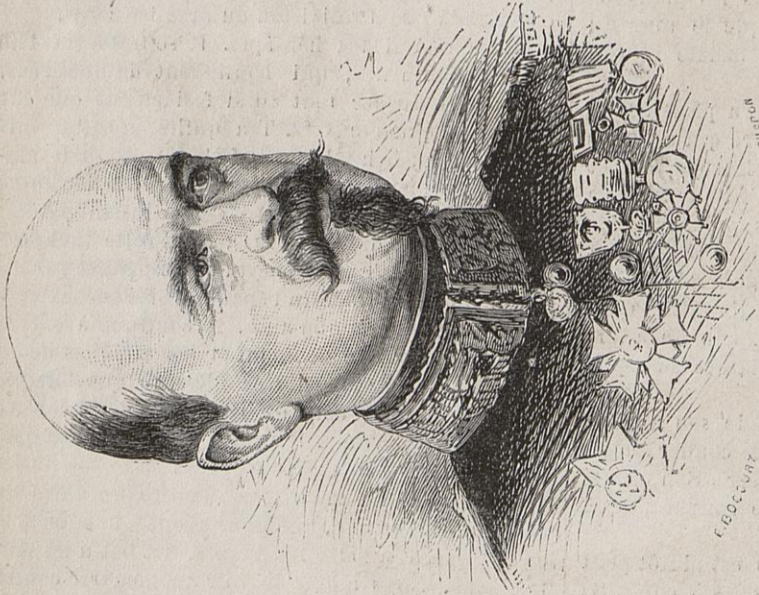
Au Mexique, comme en Crimée, comme en Italie, le général Félix Douay donnait raison au jugement que portait sur lui, en 1847, le général Pélissier : « Il possède tout au plus haut degré. »

Nous allons le voir développer toutes ces qualités éminentes à la tête du 7^e corps de l'armée du Rhin.

M. V.



Le général Ladmiraux.
(Photogr. Disdéri.)



Le général Trochu.

(Photogr. Franck.)

seurs, il court, il s'élançe contre les Russes, il les charge avec un feu qu'il sait communiquer à ses soldats; il les culbute, les renverse, les épouvante. Les troupes du czar se forment en carré pour tenir contre cette charge d'infanterie dont l'impétuosité les terrifie. Bourbaki prend une carabine des mains d'un chasseur, il s'en sert comme d'une massue frappant à droite et à gauche. Ses yeux lancent des éclairs, son bras assomme les Russes; il est superbe, et comme ses soldats se pressent autour de lui pour le garantir : « Place, s'écrie-t-il, il y a ici de la gloire pour tous. »

GÉNÉRAL BOURBAKI

L. E.

Ce chic exquis
Par les turcos acquis,
Ils le doivent à qui?
A Bourbaki.
Honneur à Bourbaki.

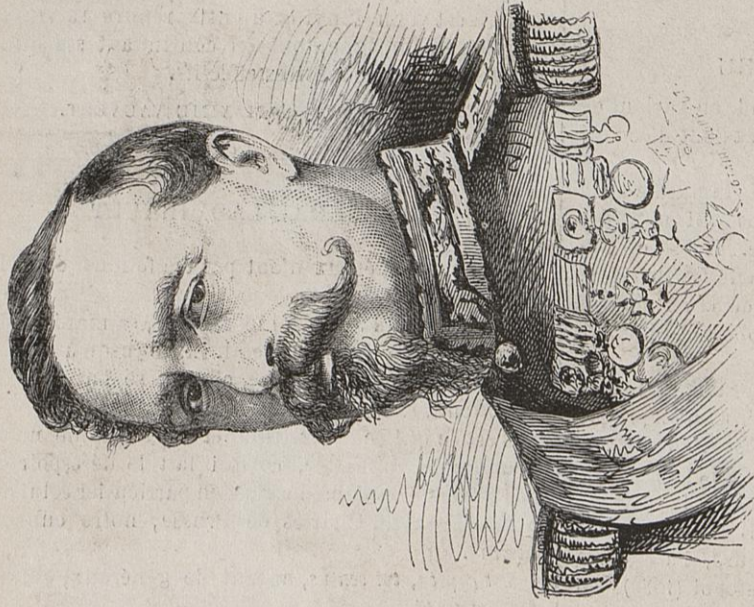
Le chic de Bourbaki est aussi légendaire dans l'armée d'Afrique que la casquette du père Bugeaud. La chanson des turcos a classé Bourbaki dans cette épopée guerrière, improvisée aux veillées du bivouac, qui est l'annuaire du troupié. Elle a fait de ee soldat fougueux, impétueux, un type comme elle les aime, et pour lesquels



Le général Cousin de Montauban, comte de Pallkao.

(Photogr. Disdéri)

LES GÉNÉRAUX COMMANDANT LES DIFFÉRENTS CORPS D'ARMÉE (SUITE).



Le général Bourbaki.

(Photogr. Pierson.)

Il en prit sa large part. Depuis ce jour-là, Bourbaki d'Afrique n'est plus appelé dans l'armée que Bourbaki d'Inkermann.

Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis 1868.

La guerre du Rhin lui réserve d'autres titres de noblesse.

Il est placé à la tête du 8^e corps d'armée, qui se compose de la garde impériale. Son intrépidité et sa solidité au feu lui ont fait confier ce poste glorieux. Dans quelque temps, les Prussiens nous diront avec quel *chic* Bourbaki l'aura tenu.

LÉO DE BERNARD.

elle impose l'admiration aux recrues de l'avenir.

D'origine grecque, le général Bourbaki commença sa carrière militaire en Afrique. Organisateur des spahis et des turcos, sa bravoure brillante, irrésistible, en imposa bien vite à ces fils du désert, dont l'imagination orientale a tant d'affinité pour le merveilleux.

Colonel au siège de Zaatcha, on raconte qu'il monta sur la brèche en gants blancs, le cigare aux lèvres et la cravache à la main, le premier en avant de ses turcos. Son courage en arriva à fanatiser les Arabes. La guerre de Crimée offrit à la bravoure de Bourbaki un plus vaste théâtre.

Il y assistait en qualité de général de brigade. La journée d'Inkermann fut pour le général Bourbaki sa grande journée. On se rappelle que les Anglais, surpris avant le jour par les Russes, eurent beaucoup de mal à supporter cette brusque attaque qu'on dirigeait contre eux. Ils allaient succomber sous le nombre. Bourbaki est averti. A la tête de quelques bataillons de zouaves et de chas-



Le général Douay.

(Phot. Legé.)

(Phot. Léga.)

LES GÉNÉRAUX COMMANDANT LES DIFFÉRENTS CORPS D'ARMÉE (SUITE).



GODEFROY DURAND

PARIS. — Les engagements volontaires au bureau de recrutement de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain. Dessin de M. Godefroy Durand. (Voir le Bulletin de la guerre, page 70.)

Souvenirs des guerres de Prusse

(Suite et fin.)

M. de Fezensac consacre encore une page au lendemain de la victoire, qui n'en offre pas toujours le beau côté, mais on sait qu'alors on nourrissait la guerre par la guerre :

« Le prince Murat entra dans Weimar pêle-mêle avec les fuyards; il logea au palais où la grande-duchesse était restée. Le maréchal le suivit de près, mais ne voulut pas loger au palais, où il y avait de la place pour tout le monde. Il conservait une ancienne rancune contre Murat, dont la qualité de prince l'offusquait un peu. Il s'établit dans une auberge à l'extrémité de la ville. Un général, qui nous accompagnait dans ce moment, proposa quelques mesures pour empêcher le pillage. Mais, à vrai dire, de pareils désordres sont presque inévitables dans une ville ouverte, avec des soldats fiers de leur victoire et affamés. D'ailleurs le premier besoin pour nous était celui du repos. J'ai dit que nous étions montés à cheval à Roda à deux heures du matin; nous en descendîmes à Weimar à sept heures du soir. Ayant à peine la force de manger, et déjà à moitié endormi, je me couchai sur une planche, et ne me réveillai de mon premier somme que le lendemain à midi. Mon cheval isabelle avait supporté cette fatigue avec un courage digne de lui. Heureusement, au milieu de la bataille, je trouvai dans un ravin un caisson qui renfermait de l'avoine. Je lui en fis manger, et je dus à cette rencontre la vie de mon compagnon et peut-être la mienne. J'ai dit que l'avant-garde seule du 6^e corps prit part à la bataille; les deux divisions ne purent arriver à Weimar que dans la nuit. On le comprendra sans peine, en se rappelant que le 13 elles campaient dans la direction de Géra, et que, dans la nuit du 14, elles arrivaient à Weimar, après avoir fait plus de quinze lieues. Les officiers du 59^e m'ont raconté qu'ils n'avaient jamais vu les soldats si à bout de leurs forces. Il fallut une demi-heure pour les décider à allumer du feu et à chercher des vivres. »

On a pu remarquer dans les lignes précédentes que Ney et Murat n'étaient pas très-amis. Si le premier trouvait le second trop prince pour lui, il n'en savait pas moins tenir les gens à distance. Les mémoires de M. de Fezensac entrent à ce sujet dans de curieux détails.

« Le maréchal Ney nous tenait à une grande distance de lui. Dans les marches, il était seul en avant et ne nous adressait jamais la parole sans nécessité. L'aide de camp du jour n'entrait jamais dans sa chambre que pour affaire de service, ou bien quand il était appelé, et c'était la chose la plus rare que de voir le maréchal causer avec aucun d'entre nous. Il mangeait seul, sans inviter une fois aucun de ses aides de camp. Cette fierté tenait à sa nouvelle situation, au désir de garder son rang. Les premiers maréchaux nommés en 1804 étaient des généraux de la République. La transition était brusque. En 1796, à l'époque du 18 fructidor, le général Augereau reprochait aux officiers de s'appeler *Monsieur*. Et quelques années plus tard, les généraux républicains devenaient eux-mêmes maréchaux, ducs et princes. Ce changement embarrassait quelquefois le nouveau maréchal, qui, d'ailleurs, croyait avec raison que son élévation excitait l'envie. Il crut ne pouvoir se faire respecter qu'à force de hauteur, et il alla quelquefois trop loin à cet égard. Toutefois la familiarité aurait eu de plus graves inconvénients, et, à défaut de la juste mesure, toujours difficile à observer, peut-être a-t-il pris le meilleur parti. »

Il y avait plus d'une ombre au tableau brillant que je viens de présenter au lecteur. M. de Fezensac ne le dissimule pas. Les chefs n'avaient pas toujours une grande subordination, ni surtout une grande confraternité. Tout se faisait aussi un peu à la diable, ce qui n'en était que plus beau, d'ailleurs..., quand on réussissait :

« Au commencement du siège de Magdebourg, je fus envoyé un matin au général commandant une

division de dragons momentanément attachée au 6^e corps. Il devait être à Egelin, distant de quatre lieues du quartier général de Schonebeck. En arrivant, j'appris qu'il avait quitté Egelin depuis trois jours pour s'établir à Kloster-Meyendorf, à six lieues au nord. Je m'y rendis sur-le-champ; j'y arrivai le soir. Le général en était parti le matin pour aller à Gros-Salza, à six lieues au sud, du côté opposé de Magdebourg. Mon cheval avait besoin de repos, et je passai deux heures à Kloster-Meyendorf, grand couvent de femmes qui, par parenthèse, venait d'être ravagé par une centaine de soldats français. J'y ai cependant trouvé un assez bon souper, et j'en suis parti à l'en rée de la nuit. Je passai par Gros-Wantsleben et Sulldorf, et j'arrivai à Gros-Salza, où je trouvai enfin le général que je cherchais. Ainsi un général changeait trois fois de cantonnement à de grandes distances sans en prévenir. Pourtant il ne fut ni réprimandé ni puni. A mon retour, le maréchal se contenta de dire, en haussant les épaules : « *Quelle manière de servir!* »

« Les grandes missions se faisaient en voiture avec des frais de poste, que quelques-uns mettaient dans leur poche, en se servant de chevaux de réquisition, mauvaise manière à tous égards; car, à part du peu de délicatesse, on était plus mal servi et l'on perdait un temps précieux. Quant aux missions à cheval, j'ai déjà dit qu'on ne s'informait pas si nous avions un cheval seulement en état de marcher quand il s'agissait d'aller au galop, si nous connaissions le pays, si nous avions une carte (et nous en manquions toujours). L'ordre devait être exécuté, et l'on ne s'embarassait pas des moyens. »

J'ai parlé du manque de fraternité chez certains chefs. Le reproche est trop doux quand on se reporte à ce qui se passa entre Bernadotte et Davoust, à la veille de la journée d'Auerstadt.

« On se rappelle que la grande armée prussienne marchait sur Naumbourg pour y passer la Saale et continuer sa retraite, et que le maréchal Davoust (3^e corps) était chargé de lui en disputer le passage. Le maréchal Bernadotte devait occuper Dornbourg, entre Iéna et Naumbourg, mais avec l'ordre de seconder le maréchal Davoust. Il se trouvait à Naumbourg, lorsque l'on reçut l'avis que la grande armée prussienne se dirigeait tout entière de ce côté. Mais, malgré les instances de son collègue, il voulut absolument se rendre à Dornbourg, où il était évident qu'il n'avait rien à faire. Il prétextait l'ordre de l'Empereur, qui pourtant était subordonné aux circonstances; et, s'il est vrai que sa jalousie pour Davoust, qu'il détestait, ait été la cause de sa détermination, il en a été bien puni, car il a procuré à son rival l'occasion d'acquérir une gloire immortelle. Le maréchal Davoust n'avait que trois divisions d'infanterie et trois régiments de cavalerie légère, qui s'élevaient à peine à vingt-six mille hommes. Il prit position sur les plateaux qui dominent la rive gauche de la Saale, autour du village de Hassenhausen; il repoussa constamment les attaques de l'infanterie, les charges de la cavalerie ennemie, et finit par les forcer à la retraite. Elle se fit en bon ordre, protégée par deux divisions prussiennes qui n'avaient pas combattu. Il était question de recommencer le combat. Mais le roi de Prusse, qui avait bien payé de sa personne dans cette journée, effrayé des pertes que lui avait fait éprouver un ennemi inférieur en nombre, découragé par la mort du duc de Brunswick et du maréchal Mollendorf, tués à ses côtés, jugea plus prudent de se retirer. Il comptait, on marchant sur Weimar, se réunir au prince de Hohenlohe, qu'il croyait vainqueur à Iéna, ou du moins en état de protéger sa retraite. Mais il rencontra bientôt les débris de l'armée du prince, qui cherchaient eux-mêmes un abri auprès de l'armée du roi. Toutes deux se retirèrent dans un désordre inexprimable, partie à Erfurt, partie plus à droite, dans la direction de Sommerda. Dans cette journée, qu'on appelle la bataille d'Auerstadt, vingt-six mille Français avaient combattu contre soixante-dix mille Prussiens, dont dix mille étaient hors de combat, et trois mille prisonniers, ainsi que cent quinze canons. »

Tout est bien qui finit bien. Mais que de fois d'aussi mesquins antagonismes nous causèrent de

grandes pertes en Allemagne, en Espagne, et ailleurs. De telles jalousies sont la cause de véritables crimes de lèse-nation et de lèse-humanité.

LORÉDAN LARCHÉY.

NANCY

CROQUIS A LA PLUME

La jolie ville de Nancy est bien telle qu'on se l'imagine avant de l'avoir vue, — une succursale de Versailles et de Trianon, avec des arcs de triomphe à toutes ses extrémités, des colonnades et des balustrades à n'en plus finir, des Amours et des pots de fleurs sculptés sur tous ses édifices, sur l'Hôtel-de-Ville, sur le Cercle, sur l'Évêché; de monumentales grilles dorées, œuvre du serrurier Jean Lamour, — le même à qui l'on doit la grille du Château des Fleurs, appartenant jadis au parc Beaujon.

Le palais proprement dit et le parc appelé la Pépinière peuvent soutenir la comparaison avec tous les parcs et tous les palais du monde. On trouve dans la Pépinière, plus que dans les autres grands jardins, de l'herbe haute, des arbres abandonnés à eux-mêmes, des horizons franchement agrestes. La belle compagnie vient s'y promener à l'heure de la musique.

Il y a deux musées à Nancy : — l'un est le musée de la ville, qui renferme des peintures de tous les sujets, par des peintres de tous les pays. Il ressemble à tous nos musées, et, comme tous nos musées, tire un légitime orgueil de plusieurs toiles vraiment supérieures.

L'autre musée, installé dans le vieux palais ducal, — dont il reste de superbes parties, — est désigné sous le nom de *Musée lorrain*. Il se compose exclusivement de reliques locales, parmi lesquelles on admire les tapisseries de la tente de Charles le Téméraire, de nombreux fragments d'architecture, des statues, des bas-reliefs, des cippes, des pierres tombales, des armes, des bronzes, des médailles, des vases, des colliers, des bracelets, des rétables, des écussons, des panneaux, des lampes, des autels, — et même une pompe à incendie d'un siècle éloigné.

On me dira que c'est l'attirail ordinaire de toute collection départementale. Attendez! Je partage les préventions communes; aussi, pour moi, le principal attrait du musée lorrain est-il dans une de ses subdivisions, que j'appellerai le « musée de la cour du roi Stanislas. »

Imaginez des pastels d'une douceur et d'une grâce infinies, des miniatures qui contiennent des mondes de séduction; des meubles contournés, renversés, cambrés, dorés; des commodes en marqueterie, des lanternes ouvragées, des faïences aux armes de Lorraine, des orfèvreries de couvent, des horloges de Bernard Joyeux et de François Barbe, des terres cuites de Ciffé, des biscuits de Guibal, des albâtres, des étoffes, — tout cela provenant principalement du château de Lunéville, où Stanislas tenait sa cour, comme l'on sait.

Cour charmante, cour élégante, tout occupée de galanterie et de plaisir, de littérature et de bienfaisance! Quels aimables souvenirs réveillent les noms de la marquise de Boufflers, du comte de Tressan, de l'abbé Porquet! Il va sans dire que les portraits du bon Stanislas abondent, pullulent, au Musée lorrain, depuis Stanislas enfant jusqu'à Stanislas vieillard, Stanislas en costume de guerre, Stanislas couronné de laurier, Stanislas dans son cabinet, Stanislas dans ses bosquets, Stanislas partout.

Après les portraits de Stanislas, les plus nombreux sont ceux de son nain Ferry, — mieux connu sous le nom de *Bébé*. Une toile le représente avec un singe et un griffon, ce qui avait donné lieu au distique suivant :

Voilà les trois jouets d'un roi cher au Lorrain :
Griffon son chien, son singe, avec Bébé son nain.

Tout a été raconté sur Bébé : — on l'a montré sortant d'un bouquet et d'un pâté, dansant, chantant, s'escrimant de son épée. On a dit ses amours aussi, car Bébé avait un cœur, un cœur des plus inflammables; et il mourut à la fleur de l'âge, victime de sa passion pour une femme de chambre.

Un autre nain est portraicturé, sous le n° 448, à côté d'un formidable heiduque. C'est le nain Joseph Borwiaski, gentilhomme polonais. Joseph Borwiaski était encore plus petit que Bébé. A vingt-deux ans, il n'avait que vingt-huit pouces. Du reste, bien proportionné, avec beaucoup de grâce et d'esprit, et même certaines connaissances. Il arriva à la cour de Lunéville avec la comtesse Humiecka, parente du roi Stanislas. On n'eut rien de plus pressé, comme on le pense bien, que de le présenter à Bébé. L'entrevue fut des plus plaisantes. Joseph Borwiaski s'excusa d'une façon piquante et polie sur l'infériorité de sa taille.

Bébé fit la moue.

La salle du théâtre de Nancy est plus grande qu'aucune de nos théâtres de genre de Paris. Elle est très-élégante aussi. En levant les yeux au plafond, on y aperçoit une collection de noms qui doivent être fort étonnés de se voir réunis : — Gringoire, Bayard, Palissot, Varin, Émile Augier, Massé, Racine, Guilbert de Pixérécourt, et une dizaine d'autres.

La coquette Nancy, si calme d'habitude, est aujourd'hui la plus bruyante et la plus animée de toutes les villes. Elle appartenait aux dentelières, elle appartient aux soldats aujourd'hui. C'est une autre physionomie. — Ah! je comprends que la Prusse ait souvent rêvé d'ajouter ce joli fleuron à sa couronne! Mais nous ne sommes pas près de le lui céder.

CHARLES MONSELET.

CORRESPONDANCES

Strasbourg, le 23 juillet 1870.

« Vers quatre heures du soir on a remarqué de la rive française un certain mouvement sur la rive allemande : les sentinelles se retiraient ; le rivage, morne et silencieux d'habitude, se dégarnissait encore du petit nombre de personnes qui s'y trouvaient. Au bout de quelques instants, une forte détonation se fit entendre de la rive badoise, une grande nuée de fumée et de poussière s'éleva dans les airs, et quand elle fut dissipée, on vit le tablier tournant de la tête de pont badoise étendu sur la pente de la berge et à moitié dans le Rhin.

« C'était là l'effet d'une première mine. Il paraît qu'il y en avait une seconde, destinée à faire sauter la culée, et qui n'aurait pas produit l'effet qu'on en attendait.

« La commotion a en outre renversé le portail du tronçon médian, du côté badois, et a fait tomber la plupart des ornements qui l'enjolivaient. Elle a même lézardé le fortin qui figure comme un vrai décor de théâtre à l'entrée du pont sur la rive droite. »

Ces renseignements, que j'extraits du *Courrier du Bas-Rhin*, pourront vous servir à faire un article explicatif sur l'événement que j'ai cherché à reproduire.

« J. BROUTTA,

Marseille.

Monsieur le rédacteur,

C'est de Marseille — du quai même de la Joliette, — que je vous envoie la primeur de l'arrivée en France de nos fameux régiments d'Afrique.

Il serait difficile de peindre ce qu'offrait de pittoresque, à son entrée au port, dans la matinée de mardi, 19 juillet, le pont du magnifique paquebot des Messageries impériales. Les têtes coiffées d'écarlate des zouaves débordaient comme un trop plein des bastingages du vaisseau pour saluer le sol de la mère-patrie.

HONORÉ GIBERT.

Saint-Avold.

Monsieur le directeur,

En vingt-quatre heures, tout le corps d'armée du camp de Châlons était parti. Nous voici déjà à Saint-Avold.

Aujourd'hui, la physionomie de ce petit endroit a un aspect tout guerrier. On voit sur tous les cotéaux voisins les tentes s'établir et les feux du bivouac s'allumer.

Si vous entrez dans Saint-Avold, vous êtes bien autrement surpris ; au calme de la province retirée, a succédé une animation inaccoutumée. Le fanion du général en chef, planté devant une des maisons de la place, indique que c'est là le quartier général.

A la fontaine, pas une seule Rébecca : ce sont des dragons et des artilleurs qui font boire leurs chevaux. — Ce soir, l'avant-garde de cavalerie quitte Saint-Avold pour...

L. DE N.

Forbach.

Monsieur le directeur,

Je vous envoie le croquis de Forbach : c'est une jolie petite ville, à 4 kilomètres de la frontière. Nous avons été accueillis à bras ouverts par les habitants, qui sont loin d'aimer les Prussiens.

Sarbruck, la première ville prussienne que l'on rencontre après la frontière, se trouve à 8 kilomètres d'ici.

Sur tout notre parcours, en venant du camp de Châlons, les populations venaient en foule au-devant du passage des trains ; les hommes ôtaient leurs chapeaux, les femmes agitaient leurs mouchoirs. Oui, on le voit, la France est bien avec nous, et elle peut compter sur nous.

Quant aux mouvements militaires, dans un but que vous devez comprendre, je m'abstiendrai de vous en parler, à moins toutefois que ce ne soient des faits accomplis.

DE T., capitaine.

Merlebach.

Monsieur le directeur,

En quittant Saint-Avold, nous avons suivi la vallée de la Roselle. Les bois prussiens qui forment l'horizon de notre dessin, sont à deux kilomètres du campement. Le jour, la cavalerie opère ses reconnaissances, et le soir, à la tombée de la nuit, elle place ses grand'gardes.

Le bivouac de Merlebach est assis dans un site charmant ; les chevaux, attachés à la corde au milieu des prairies, respirent l'air à pleins poumons. Les petites tentes de troupe sont dressées derrière les chevaux, les cantines ont leurs feux allumés, et chacun s'appête à tremper sa cuiller dans la grosse soupière de campagne. Cette vie a réellement son charme et ses attrait ; les soucis banals de la vie de garnison semblent disparaître pour faire place à des sentiments plus élevés, qui soutiennent le courage dans les moments difficiles de la lutte.

L. DE N.

Au bivouac de Sarbruck.

Monsieur le directeur,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser, nous nous sommes portés un peu plus en avant. De nos avant-postes, on jouit d'une vue splendide.

Sarbruck nous est caché par un pli de terrain ; mais nous apercevons distinctement le terrain de manœuvre qui domine la ville et qui est entouré d'arbres ; avec la lunette, on distingue parfaitement le poste prussien établi sous les arbres. Des uhlans à la lance ornée d'un fanion blanc, accompagnés de quelques fantassins, descendent fréquemment dans la plaine ; ils viennent nous reconnaître. Ils avaient eu l'imprudence d'établir un poste d'observation sur un petit mamelon situé en face de notre grand-garde (il est coté 7 dans le dessin) ; quelques coups de notre chassepot, habilement dirigés, les en chassèrent ; quand ils virent les balles tomber au milieu d'eux, malgré la distance prodigieuse (1,200 mètres) qui nous séparait, ils prirent la fuite en toute hâte et rentrèrent à Sarbruck. Ceux que nous apercevons maintenant ont soin de se tenir hors de la portée du chassepot.

Sur la gauche du dessin, vous pouvez voir un petit chemin qui sert de limite entre la France et la Prusse ; de l'autre côté se tiennent nos vedettes qui, font le coup de feu avec les tirailleurs prussiens embusqués dans le bois en face.

J'espère, monsieur, que ma première lettre sera datée de Sarbruck.

Recevez, etc.

DE T., capitaine.

COURRIER DU PALAIS

Pas le moindre coup d'œil sur les affaires de la semaine, ou même sur celles que je puis avoir laissées en retard, — ce qui ne m'étonnerait pas. Au temps où nous sommes, c'est bien assez de vous parler de ce grand procès du complot qui pâlit devant les préoccupations générales.

Non, l'amnistie n'est pas venue et le grand procès continue sa carrière. Nous en sommes aujourd'hui à la huitième audience.

Ah! nous dit-on, vous êtes heureux ici, la salle est immense ; il y a de l'air!

Oui, il vient, d'un côté ou de l'autre, quelque chose comme du vent, quand on ouvre les fenêtres ; mais quand elles sont closes depuis seulement une heure, il nous tombe sur les épaules une atmosphère de cave qui, fraîche ou chaude, ne cesse jamais d'être humide.

On a cru longtemps que le procès ne commencerait pas ; les incidents n'ont pas duré moins de deux grands jours : conclusions pour la disjonction, conclusions pour le sursis fondé sur les événements du moment, conclusions pour obtenir acte des manifestations des jurés et des témoins, conclusions pour repousser les dépositions des agents de police, conclusions... j'en oublie bien certainement.

Pendant ce temps, je regardais le banc des accusés, mais toute étude était impossible. On ne voit vraiment les hommes que quand ils parlent ! C'est à peine si, en huit jours, j'ai pu me former une idée de ce groupe de trente-huit accusés.

Sur le banc du bas sont ceux que l'on appelle les révélateurs, et sur le sommet des gradins sont les accusés qui semblent le plus compromis ; c'est aussi de ce sommet que jaillit la discussion, plus tenace, plus vigoureuse, plus éloquente même. Là sont des hommes distingués, de véritables savants, Fontaine, Dupont, les frères Villeneuve, et d'autres qui combattent l'accusation pied à pied et qui semblent représenter la défense générale. L'Italien Sappia fait aussi partie de ce groupe, dont il est même un des plus actifs éclaireurs. Son accent étranger, ses tournures de phrases, sa pantomime accentuée et les excentricités de ses improvisations rendent son éloquence tout à fait originale ; il est tour à tour dédaigneux, exalté, naïf et bonhomme ; toujours spirituel et plein de présence d'esprit. Il fallait l'entendre déclarer avec un accent inimitable de conviction que ce complot le faisait rire, et que l'on ne sait pas conspirer en France!

— Mais, lui répliquait M. le Président, il serait à désirer que vous eussiez dit vrai!

— Non! non! monsieur le président, je vous en demande pardon ; mais en France, vous ne savez pas conspirer du tout, du tout! Vous ne vous en doutez pas! Et pourtant, ajoutait-il, je suis, moi, professeur de belles-lettres, et non pas professeur de conspiration!

Puis, ensuite, vient le groupe le plus nombreux, celui qui comprend les accusés de complot contre la sûreté de l'Etat ; et nous voilà dans les troubles de Belleville, dans les barricades de la rue de l'Orillon, de la butte Chaumont, de la rue Saint-Maur, de la rue de la Douane. Il me semble que je suis encore à la 7^e chambre correctionnelle et que j'entends les centaines de prévenus qui y ont présenté leur défense, il y a un mois environ.

La plupart sont de jeunes ouvriers arrêtés près des barricades, sur les barricades ou aux environs des barricades. Le système de défense est toujours le même : je ne faisais rien, — je passais là bien tranquillement, — je rentrais chez moi — j'ai été arrêté les mains dans mes poches!... — Je ne veux pas dire au moins que le moyen soit mauvais, parce qu'il est souvent employé ; il y a longtemps au contraire que je m'attache à prouver qu'une vérité n'en est pas moins vraie parce qu'elle a été trop souvent dite.

Parmi ceux-là, vient ce bon Belge, qui a raconté comme quoi, ne connaissant pas Paris, il était venu réclamer de l'argent à un de ses débiteurs du faubourg Saint-Antoine. — Comment m'a-t-on pris pour un perturbateur ? disait-il, moi qui avais mes galoches, mon tablier et mon parapluie... bleu! —



MARSEILLE. — Débarquement des zouaves et des turcos de la garnison d'Alger.
D'après le croquis de M. Honoré Gibert.)



FRANCE. — Place de Saint-Avoid, quartier général du camp.
(D'après les croquis de M. Paul de Katow, notre correspondant)



FRANCE. — Le camp de Saint-Avoid. — D'après les croquis de M. L. de Nabat, notre correspondant. — (Voir la Correspondance.)

Je dem
à conv
sibles.
Ah!
Voyon
bleu!

brise
m'en s
avaien
Ordin
qu'elle
macs

10

5 Rou



Camp de Forbach. — (D'après le croquis de M. de Trégomain, notre correspondant.)

Je demande que mon parapluie soit joint aux pièces à conviction; le bleu est la couleur des gens paisibles...

Ah! s'il s'agissait d'un parapluie rouge!... Voyons! on ne conspire pas avec un parapluie... bleu!

Enfin vient le groupe des bombes!

M. Roussin, le chimiste expert, professeur au Val-de-Grâce, a fait une leçon sur les bombes prussiennes, sur la poudre trouvée dans les bombes, poudre au prussiate de potasse, ce qui inquiétait beaucoup de spectateurs plus curieux que chimistes :

« PRUSSIATE... Prussiens!... vous comprenez rapprochement. »

L'expert, a composé, là, devant la cour, le terrible mélange en quelques secondes; puis, par la percussion, avec le choc d'une règle de fer, il a fait éclater sa composition. Cela détone sec et vous



Camp de Merlebach. — (D'après le croquis de M. L. de Nabat, notre correspondant.)

brise le tympan! Ce jour-là, c'était, je crois bien m'en souvenir, à l'audience de samedi, les bombes avaient été apportées sur une table devant la cour. Ordinairement, les pièces à conviction, si hideuses qu'elles soient, squelettes, haillons sanglants, estomacs bouillis, excitent une curiosité déplorable;

cette fois, le public ne paraissait nullement empressé de venir contempler ces terribles engins. M. Roussin venait de raconter qu'une bombe, que l'on avait fait éclater dans le puits d'essai, à Vincennes, avait donné soixante-dix-sept morceaux de cent grammes à dix grammes, tous projetés sans exception sur un

plan horizontal et avec une force prodigieuse, tous mortels si, au lieu de madriers disposés à cet effet, ils avaient atteint des corps humains!... Et il y avait encore une bombe de chargée, là, sur la table!

PETIT-JEAN.



FRANCE. — La plaine en avant de Sarbruck. — D'après le croquis de M. de Trégomain. — (Voir la Correspondance.)

- 1 Champ de manœuvres de Sarbruck. — 2 Poste de uhans et d'infanterie prussienne. — 3 Mouvement de terrain cachant Sarbruck. — 4 Montagnes boisées.
- 5 Route de Forbach à Sarbruck. — 6 Douane prussienne. — 7 Poste prussien. — 8 Sentinelle française. — 9 Chemin de limite entre la France et la Prusse. — 10 Vedettes françaises.

LA MARSEILLAISE

CHANT. *Mouv. de Marche.*
 Allons enfants de la pa - tri - e, Le jour de gloire est arri - vé, Contre nous de la ty - ra - ni - e, L'é

PIANO.

dard sanglant est le - vé, L'étendard sanglant est le - vé. Entendez - vous dans les cam - pagnes, Mu - gir ces féroces sol

Refrain.
 tats? Ils viennent jusque dans vos bras, Egor - ger vos fils, vos com - pa - gnes! Aux ar - mes citoy - ens! For

mez vos batail - lons! Mar - chons mar - chons, Qu'un sang im - pur, a - breu - - - ve vos sil - lons!

Paris. Lebally, 6 Rue Cardinal.

LE RHIN ALLEMAND

CHANT *Mouv. de Marche.*
 Nous l'a - vons eu votre Rhin al - le - mand, Il a te

PIANO *ff*

-nu dans no - tre ver - re, Un cou - plet qu'on s'en va chan - tant Et - fa - cet - il la trace alti - - re, De

§
 pied de nos che - vaux marqué dans vo - tre sang. Nous l'a - vons eu vo - tre Rhin al - le - mand, nous l'a - vons eu vo - tre

CHŒUR
 Rhin al - le - mand, Nous l'a - vons eu vo - tre Rhin al - le - mand, Nous l'a - vons eu vo - tre Rhin al - le - mand!
Le chœur ad-libitum.
 Nous l'a - vons eu vo - tre Rhin al - le - mand, Nous l'a - vons eu vo - tre Rhin al - le - mand!

E. GERARD et C^{ie}. 12 Bd. des Capucines.

LA MARSEILLAISE

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (bis)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes!

Aux armes, citoyens!
Formez vos bataillons.
Marchons! marchons!
Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés? (bis)
Français, pour nous, ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!

Aux armes, etc.

Quoi! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers! (bis)
Grand Dieu! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploieraient!
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!

Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (bis)
Tout est soldat pour vous combattre;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!

Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups,
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous... (bis)
Mais les despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère!...

Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus! (bis)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre!

Aux armes, etc.

AMOUR SACRÉ de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs; (bis)
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!

Aux armes, etc.

LE RHIN ALLEMAND

RÉPONSE A LA CHANSON DE BECKER

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Nos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

CHRONIQUE MUSICALE

LA MARSEILLAISE

LE RHIN ALLEMAND, de Félicien David.

Reprenons nos notes et anecdotes diverses sur la *Marseillaise*, dont nous avons entamé le chapelet la semaine dernière.

Ce fut Chéron, avons-nous dit, qui chanta le premier la *Marseillaise* à l'Opéra (21 septembre 1792).

Les *Annales patriotiques* du 16 octobre publient ce fait divers : « L'hymne des Marseillais a été chanté à la place de la Liberté, ci-devant Louis XV, par le citoyen Lays, et toutes les voix le répétaient en chœur. On y avait joint un couplet pour les enfants.... » (Le dernier couplet : *Nous entrerons dans la carrière*, etc....)

Au 20 novembre de la même année, nous trouvons cette annonce de librairie dans le *Moniteur* (page 1380) :

« OFFRANDE A LA LIBERTÉ, scène composée de l'air *Veillons au salut de l'Épouse* et de la *Marche des Marseillais*, avec récitatif, chœurs, accompagnement à grand orchestre, exécutée à l'Opéra le 30 septembre de l'an 1^{er} de la République, arrangée par le citoyen Gossec, directeur de la musique de la garde nationale parisienne, chez Imbault, rue Saint-Honoré, près l'hôtel d'Aligre. »

Gossec, aidé du danseur Gardel, avait, en effet, mis en action les couplets de la *Marseillaise*, qui se chantaient et se mimaient à l'Opéra avec un grand concours de choristes en costume.

Autre entreffilet, celui-là tiré du *Magasin encyclopédique* (numéro du 1^{er} décembre 1792, tome 1^{er}, page 15) : « Lays, Chéron et sa femme, Renaud, Rey, Adrien et Gossec vont chanter dans la Belgique, à Bruxelles, Liège, Mons, Anvers, Gand, Tournon, etc... les airs de la victoire et l'hymne sacré de la liberté (*la Marseillaise*). »

Au mois d'août 1794, la *Marseillaise*, est chantée officiellement dans le jardin des Tuileries, pour célébrer la victoire de Fleurus. Quinze cents musiciens prirent part à la fête, sans compter les cloches et les canons.

Voici maintenant un décret du Directoire daté du 4 janvier 1796 :

« Tous les directeurs, entrepreneurs et propriétaires de spectacles de Paris, sont tenus de faire jouer chaque jour, par leurs orchestres, avant la levée de la toile, les airs chéris des républicains, tels que *la Marseillaise*, etc... »

« Dans l'intervalle des deux pièces, on chantera toujours *l'hymne des Marseillais* ou quelque autre chant patriotique. »

« Le théâtre des Arts (l'Opéra) donnera chaque jour de spectacle une représentation de *l'Offrande à la liberté*, avec ses chœurs et accompagnements, ou quelque autre pièce républicaine. »

« Il est expressément défendu de chanter l'air homicide dit *le Réveil du peuple*. »

LE RHIN ALLEMAND. — Je fus pris l'autre semaine d'un grand désir d'aider à la confusion de l'ennemi en le mitraillant d'une poignée de doubles croches. J'allai donc trouver M. Félicien David et lui tins à peu près ce langage : Vous avez, il y a quelques années, composé une hymne superbe sur le célèbre *Rhin allemand* de Musset; s'il vous plaisait que votre composition, devenue chant national, fût publiée dans les journaux que dirige M. Dalloz, usez de moi, je serais heureux en cette circonstance, de servir à la fois vous, M. Dalloz et le public.

— J'y consens bien volontiers, me répondit le maestro, mais mon *Rhin allemand* est la propriété de M. Gérard, éditeur de musique, qui l'a inséré

dans le recueil de mes cinquante mélodies. C'est à lui qu'il faut vous adresser.

Je cours chez M. Gérard, qui, j'aime à le proclamer, accueillit ma requête avec infiniment de bonne grâce et un désintéressement tout patriotique.

Cette double autorisation que j'apportai dans nos bureaux eut son effet immédiat. On passa la nuit à graver *le Rhin allemand*, qui parut dès le lendemain dans le *petit Moniteur* (édition en ut, pour voix seule), et le jour d'après dans le *grand Moniteur* (édition en ré, avec accompagnement de piano). Nous publions à notre tour cette mélodie belliqueuse, qui marquera le pas aux soldats, et qu'ils chanteront *allegro* en enjambant la frontière.

On sent bien que nous ne voulons pas, par de froids commentaires, attiédir le feu qui couve sous les notes de M. Félicien David. Vous n'avez d'ailleurs qu'à ouvrir ce numéro du *Monde illustré* sur votre piano, pour en savoir tout de suite aussi long que nous; car les graveurs nous sont venus en aide, et ils ont eu des coups de burin qui valent tous les adjectifs que nous aurions pu trouver.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE

Le moyen de causer modes et chiffons, quand la patrie est en danger et que le sang français va couler! La plus grande coquetterie de la femme; en ce moment, est d'être française et de le prouver. Il lui faut donc des vêtements faciles à porter qui comportent en eux-mêmes un certain type d'élégance.

C'est pourquoi les femmes du monde ont adopté la Blouse indépendante de la maison Gagelin-Opigez. Cette Blouse indépendante est en laine, en toile, en batiste, en crêpe de Chine, en mousseline ornée, selon le tissu, de différentes manières.

Citons encore quelques toilettes inédites que la maison Gagelin vient de composer. Une robe de mariage en taffetas blanc, garnie de mousseline et de valenciennes, avec tunique relevée de côté par un gros bouquet de fleurs d'oranger. Une robe bleue frisotée, comme une reine marguerite, de tout petits volants garnis d'effilés venant jusqu'à la ceinture, et une robe du matin en châle blanc.

La mode tend à se simplifier et à se modifier en raison des éventualités de la guerre. L'écharpe tricolore proclamée par la Ville de Lyon, fournisseur de l'Impératrice Eugénie, rue de la Chaussée-d'Antin, et la maison la plus importante de toutes dans sa spécialité, est appelée à une vogue toute nationale. On la portera autour de la taille, simplement nouée de côté, ou bien en écharpe. Retenez vite l'écharpe tricolore : la Ville de Lyon ne pourra y suffire.

La pèlerine carmélite se fait en crêpe de Chine français. Elle est charmante sur les toilettes blanches, qui sont très en vogue cet été, et ont un air tant soit peu La Vallière, avec les grands chapeaux de paille d'Italie à bords inclinés, fleuris de roses de toutes couleurs.

Les costumes de bains de mer de la Ville de Lyon font aussi autorité. Ils sont seyants et de bon goût. Les jeunes femmes et les jeunes filles savent se rendre jolies en costume de bains de mer. Il leur suffit de prendre le costume Cantinière, le costume, Amiral, le costume Manon, et le costume Canotier.

Pour conserver une taille fine et souple, on met sous son costume de bains de mer une ceinture baigneuse, en flanelle blanche, maintenue par des baleines. M^{mes} de Vertus sœurs l'ont modelée et sculptée d'après la ceinture régente. Les mêmes mesures adressées à M^{mes} de Vertus sœurs, rue de la Chaussée-d'Antin, servent aussi bien à la Ceinture Baigneuse qu'à la Ceinture Régente.

Chaque ceinture est signée et brevetée, pour éviter la contrefaçon. Il suffit d'envoyer les indications suivantes : Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du buste, longueur de la taille sous les bras.

La blouse est donc à la mode. Elle a débuté d'une façon; elle se reproduira de mille autres. Elle est très-grande dame en crêpe de Chine et en crépine feuille de rose.



Jougnes (Doubs), frontière suisse, au moment de l'incendie qui l'a complètement détruit. — Vue prise du côté de la France.

(D'après la phot. de M. Mongel, conducteur des ponts et chaussées.)

Le foulard Tussor en nuance écru et en nuance blé reproduit de très-jolis costumes complets.

Les rayures font fureur et sont très-bien portées.

On fait aussi des chemises russes en crêpe de Chine, ornées de malines ou de valenciennes. La Malle des Indes obtient donc succès sur succès avec tous les tissus élégants qu'elle a fait fabriquer et dont elle a la propriété exclusive.

La Malle des Indes donne une gravure avec chaque costume de foulard, pour indiquer la façon dont il faut le faire exécuter.

C'est une innovation digne de la réputation qu'elle s'est acquise. On reçoit donc gravure franco et collection complète d'échantillons, quand on en fait directement la demande à la Malle des Indes, passage Verdeau, près le faubourg Montmartre.

Les costumes de toile écru, garnis de broderie anglaise et de broderie de luxe, ont une fraîcheur toute campagnarde. Ceux de batiste ornés de valenciennes et de malines ont un grand cachet de distinction. Ce qui est encore très-élégant, ce sont des costumes de mousseline rayée, avec petits volants poudres de valenciennes. On dirait d'autant d'œillets panachés en mousseline bleue et rose.

La maison Leborgne a le monopole de toutes ces gracieuses toilettes d'été. Elle exécute en ce moment un très-riche trousseau chiffré *M. E.*, qu'il nous est impossible de détailler. Tout est compté par vingt-quatre et douze douzaines.

Bagnoles-de-l'Orne se compose seulement de l'établissement thermal, et de toutes ses dépendances. En fait de magasins, il n'y en a qu'un seul, qui est un petit kiosque tenu par le coiffeur de l'endroit, et dans lequel on trouve tous les produits de la parfumerie du Monde élégant, dirigée à Paris, par M. Delettrez, rue d'Enghien. C'est très-commode. On y peut choisir l'eau de Cologne du Grand-Cordon, la maréchale de toutes les eaux de Cologne; la parfumerie au Lait de Cacao, qui efface les taches de rousseur et le hâle; la Crème au Lys des vallées qui rafraîchit le teint et reste Lys sur le visage et sur les épaules.

Nous faisons cette remarque, qu'il n'y a presque plus de cheveux blancs. A quoi cela tient-il?... A l'Eau de la Floride, qui est une eau vivifiante, régénératrice, qui a le pouvoir miraculeux de rendre aux cheveux blancs leur nuance primitive, qu'elle soit blonde, brune, rousse ou noire. Que d'eaux rivales, jalouses de son succès, ont tenté de prendre sa place! Mais l'Eau de la Floride l'emporte comme ancienneté, et comme efficacité irrécusable.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

P. S. — Il y a des problèmes qui surpassent.

Une entreprise se forme, dans le but de vendre à 5 cent., pour Paris, des enveloppes portant le timbre de 10 cent., et 15 cent., au lieu de 20, les enveloppes pour les départements.

C'est une idée philanthropique, sans doute? — Pas le moins du monde, il paraît.

Mais alors, ces commerçants sont des rêveurs de l'espèce du chapelier qui perdait sur chaque chapeau, espérant se rattraper sur la quantité? — Pas davantage.

L'idée de ces enveloppes est mise à exécution par des hommes sérieux, honorables, versés dans les affaires et assurés du succès.

Et notez que leur enveloppe, qui ne laisse aucune prise à l'indiscrétion, est un chef-d'œuvre d'ingéniosité, vous offrant à l'intérieur tout un monde de renseignements artistiquement présentés: le portrait du ministre, du général, du comédien en renom, ou quelque scène d'actualité; la chronique du jour signée par un écrivain en réputation; le nom et l'adresse des maisons recommandables de Paris; enfin, pour *great attraction*, un numéro de série donnant droit au tirage de la loterie d'un objet d'art, marbre de Clésinger, tableau de Diaz, marine de Guélin, bijou de Froment Meurice, etc.

Il paraît qu'il n'y en a pas pour le public, et que quant aux inventeurs de ces enveloppes, ils ont dans les mains une idée qui fera rapidement son chemin et dont ils tireront grand parti. C. R.

Incendie de Jougnes (Doubs)

Le 11 juillet, à midi, le beau village de Jougnes, à l'extrême frontière du côté de la Suisse, a été la proie des flammes. Le feu a pris à midi, dans la vallée qui est au pied de Jougnes; un vent très-violent l'a transporté à deux kilomètres sur les hauteurs où le village est situé; une heure a suffi à la destruction de toute la commune.

Jougnes n'est plus qu'une ruine; 92 maisons ont été brûlées, il en reste 8; 1,600 personnes sont sans asile et presque sans pain. Les pertes dépassent douze cent mille francs; les assurances s'élèvent seulement à quatre cent mille; tout le mobilier du village a été détruit, rien n'était assuré.

Des souscriptions s'organisent de tous côtés, en France et en Suisse, pour venir en aide à ces malheureux; malgré les dons patriotiques qui abondent d'autre part, nous sommes persuadés que la charité ne fera pas défaut sur ce point paisible de notre frontière.

M. V.

CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

Afin qu'on puisse suivre efficacement les opérations de la guerre, nous avons eu l'idée de publier, à un prix extraordinaire de bon marché, une carte du théâtre de la guerre, dressée par MM. Avril frères, avec le concours de géographes et stratéges éminents.

Malgré la modicité de son prix, ce sera la carte la plus complète et la plus claire.

Elle contient: l'EST DE LA FRANCE, — la PRUSSE, les duchés de SLESWIG-HOLSTEIN, — la BELGIQUE, — les duchés de BADE et de LUXEMBOURG, — l'AUTRICHE, LA SUISSE, LE NORD DE L'ITALIE ET LA MER BALTIQUE.

Cette carte, haute de 1 mètre sur 48 centimètres de largeur, est mise en vente au bureau du *Monde illustré*

Au prix de 50 CENTIMES.

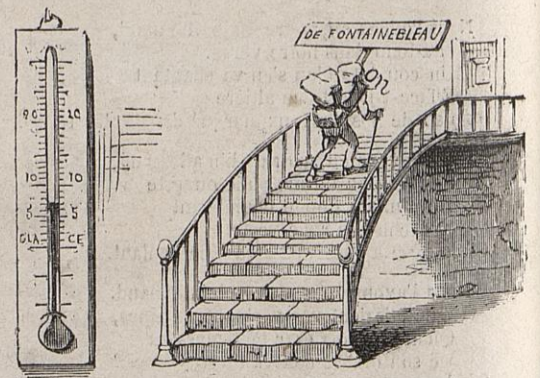
Envoi franco contre cette somme de 50 centimes, en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur.

Souscription en faveur de nos armées

Le *Monde illustré* n'a pas ouvert de liste de souscription particulière, le *Moniteur universel* se chargeant de recevoir l'offrande de nos souscripteurs.

Adresser à M. le directeur du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il est prudent de recourir à la vaccination dans les temps où sévit la variole.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.